

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

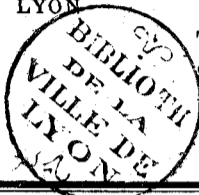
14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



Sommaire

Causerie	LUCIEN.
La Touraée	Raoul TOCHÉ.
Nos théâtres.	X.
La Semaine d'Octave.	P. BATAILLE.
Adieux à Agar (poésie).	A. SILVESTRE.
Poil et plume	FRANC-SILLON
Montpellier	GIULO.
L'Amour de Jacques	Ch. FUSTER.
Bulletin financier	X.

AVIS

L'Administration du Journal a l'honneur d'informer ses Abonnés et ses Lecteurs qu'à partir du 13 septembre 1891, elle donne en prime gratuite un magnifique Supplément illustré de quatre pages.

CAUSERIE

Si suivant un proverbe « voir c'est avoir » tout le monde a aujourd'hui sa part de richesse, car à nulle autre époque on a autant voyagé, et vu par conséquent.

Dans le budget du plus modeste ménage figure aujourd'hui aux dépenses l'article voyage ; ces voyages ne sont, pour quelques-uns, qu'un simple déplacement, mais il suffit pour rompre pendant quelque temps les habitudes quotidiennes, et donner à l'esprit une autre direction, ce qui est un besoin après de longs mois de travail.

Les chemins de fer ont développé beaucoup cet amour des voyages en les facilitant par le bas prix du transport ; des trains de plaisir ont permis d'aller à Paris pour quatorze francs, et tout cet été les Lyonnais ont pu — pour trois francs — passer leur journée de dimanche à Aix-les-Bains.

C'est non seulement par le bas prix du transport que les chemins de fer ont fait entrer le voyage dans nos habitudes, mais c'est aussi par l'économie de temps résultant de la rapidité de locomotion.

Ils constituent en effet l'exception ceux qui

sont absolument libres de leur temps, et tel qui dispose de trois ou quatre jours de liberté ne saurait pouvoir y ajouter vingt-quatre heures de plus, soit à cause de ses occupations, soit à cause de l'argent affecté à ses plaisirs.

A l'époque de l'Exposition de 1889, le P.-L.-M. avait organisé un train de plaisir pour Paris avec séjour de quatre jours seulement.

On vint me prier, au journal, de réclamer un séjour plus long, quatre jours étant un laps de temps trop court.

J'insérai la réclamation qui me parut fort juste, mais le lendemain j'en recevais une plus juste encore, ce fut celle de quelques jeunes gens qui me tinrent ce langage :

— Sans doute, me dirent-ils, quatre jours pour voir Paris, visiter l'Exposition, c'est bien peu et nous aimerions mettre à ce voyage tout le temps nécessaire, mais nous sommes de modestes employés qui avons fait des économies en prévision de ce plaisir, à la condition qu'il soit proportionné à nos ressources. Quatre jours suffiront amplement à épuiser notre petit pécule, et nous vous prions de croire que nous ne mangerons pas au café Anglais qui l'absorberait en un dîner. Qu'on ajoute un jour de plus au séjour, il nous faudra renoncer à notre voyage. Nous ne pouvons — et nous le regrettons — avoir une large part du gâteau, qu'on nous permette au moins d'en avoir quelques miettes.

La Compagnie P.-L.-M. avait donc fait un très juste calcul, en proportionnant la durée du séjour aux ressources dont disposaient certaines bourses.

Un voyage — s'il est de quelque durée — se compose de trois parties : sa préparation, le voyage lui-même, le retour.

Quelle est de ces trois parties la plus agréable ?

Rien n'est gai dans une famille comme la préparation d'un voyage : on se réunit autour d'une carte, on se dispute aimablement sur la route à suivre : on se renseigne par des recherches sur ce qu'on doit voir, on fait le calcul de ce qu'on aura à dépenser, et enfin on trace un programme définitif.

Je passe rapidement sur le voyage qui ne s'accomplit pas toujours sans quelques contrariétés ; on a la pluie au lieu du beau temps, on est empoisonné et écorché dans certains hôtels, et les dépenses imprévues s'élèvent parfois à des chiffres tellement fantastiques qu'il

faut modifier le programme et en supprimer les derniers numéros. Je ne parle pas de la fatigue, de l'éreintement qu'on supporte bravement au début, mais qui ne laissent pas de se faire sentir à la fin, ce qui atténue sensiblement le plaisir.

Il se pourrait bien en somme que ce soit le retour, qui, dernière étape du voyage, en constitue le véritable charme.

Aux dernières stations qui vous rapprochent de votre ville, on commence à éprouver le bien-être que donne le chez soi, tous les points de vue sont connus, et féconds en souvenirs.

On débarque. En revenant de la gare, on se trouve en pays de connaissance, au lieu de ces visages de gens parmi lesquels on ne se sentait que des étrangers indifférents, on ne voit que des figures sur lesquelles on pourrait mettre un nom, et il semble qu'elles vous sourient.

On rentre à la maison, qui s'est faite belle pour saluer votre arrivée ; les parents se pressent autour de vous, vous embrassent et vous interrogent. Le dîner est dressé et on se met à table.

Quel délicieux menu. Les éléments en sont je dirais volontiers honnêtes, car nul mets n'en est falsifié, et le lapin n'y est pas présenté sous le nom de lièvre. Comme ce menu, qui pourrait être signé de la classique cuisinière bourgeoise, vous repose avec délices de ceux des hôtels, en apparence somptueux, mais toujours les mêmes et qui par leur identité amènent la satiété parfois même le dégoût.

Et le soir avec quelle joie on se retire dans sa chambre dont chaque meuble est en quelque sorte un ami, invoquant le souvenir d'une fête, ou d'une personne aimée.

Dernière et suprême volupté, on entre dans un lit dont les draps exhalent une douce odeur de lavande, et on songe avec un frisson à ceux des hôtels à la propreté suspecte ; le sommier s'affaisse doucement comme s'il voulait vous faire, dans une caresse, comprendre qu'il est heureux de vous recevoir, et on se surprend à murmurer : « Qu'il fait donc bon d'être chez soi ».

Du voyage on a oublié tous les ennuis, toutes les petites misères dont je parlais plus haut, on n'a plus que le souvenir des plaisirs qu'il vous a procurés, et qu'il vous procurera encore en le racontant, et on s'endort calme et tranquille avec la douce perspective de reprendre le lendemain sa vie quotidienne, calme, régulière, quoique un peu monotone, car en dehors

de la famille, les plaisirs que l'on prend ne sont véritablement agréables que s'ils sont de courte durée. Comme l'a dit un poète :

Toujours s'amuser à la fin on s'ennuie.

LUCIEN.

LA TOURNÉE

(Les tournées de la Comédie-Française sont commencées. Fidèle à sa promesse. M. Francisque Sarcey a suivi ses comédiens ordinaires. Voici le commencement d'un des articles qu'il écrira pour ses fidèles lecteurs du *Temps*) :

Nous sommes arrivés à Condé-sur-Noireau, la Comédie et moi. A peine débarqués, nous avons reçu la visite du maire, un homme charmant qui nous a demandé ce qu'on jouait le soir même.

— *Britannicus* et la *Joie fait peur*, a répondu Claretie.

— Est-ce que c'est gai ?

— Pas précisément.

— Alors, vous n'aurez personne. Ici on n'aime que les choses gaies. Tenez ! un jour, il est venu des acteurs de Paris qui nous ont joué le *Chapeau de paille d'Italie*. Ils ont eu un succès !... Si vous voulez faire de l'argent, jouez le *Chapeau de paille d'Italie*.

Ma foi ! comme il s'agissait, avant tout, de faire de l'argent, Claretie n'a pas hésité. On a changé l'affiche et on a joué le *Chapeau de paille d'Italie* avec un seul raccord. En tournée, on n'a pas le temps de flâner.

La représentation a été parfaite. Les interprètes, un peu déroutés d'abord, se sont vite mis au diapason. On a joué la pièce dans les décors de *Britannicus*, ce qui à Paris, semblerait extraordinaire mais je vous assure qu'à Condé-sur-Noireau, ça n'étonne pas trop.

C'est Mounet-Sully qui faisait le pépiniériste Nonancourt. Il a établi le rôle à sa manière et a su en tirer de grands effets. Certainement, il n'y apporte pas autant de fantaisie que Grasset, qui y était impayable, mais il a une façon de s'écrier : « Mon myrte ! mon myrte ! » en roulant des yeux blancs ! C'est à se tordre.

Lebargy est charmant dans Ferdinand, avec une pointe de distinction qui manquait à Ravel. Il a fort joliment chanté la chanson : « *Toi qui connais les hussards de la Garde.* » Avec des artistes pareils, l'opérette serait presque supportable.

Féraudy faisait le sourd. Il y est parfait. D'ailleurs, en relisant mon article sur la pièce de Lavedan, j'y trouve ceci : « Féraudy fait très bien le sourd. » Je suis heureux de n'avoir pas à me déjuger.

J'aime moins Got dans le comptable Tardiveau. Le rôle est de second plan et il veut le mettre au premier. L'acteur Deltonne y était excellent. Je me rappelle encore avec quel air ahuri il se cachait sous le comptoir pour changer de flanelle. Nous pouffions.

Truffier est bien dans le cousin Bobin. Je lui voudrais pourtant un peu plus de naïveté ! Ce garçon-là s'est gâté à jouer le répertoire. Pierre Laugier est un lieutenant de chasseurs d'Afrique fort agréable et Leloir a fait éclater la salle en prenant son bain de pieds.

Mlle Bartet est une bien jolie modiste, un peu sérieuse peut être pour le personnage, mais si distinguée ! Mlle Reichenberg est, comme toujours, inimitable dans le rôle de la baronne, quoiqu'elle y paraisse vraiment un peu jeune. La baronne est une femme posée qui a au moins la trentaine. Il y aurait fallu Mlle Dudley ou Sarah Bernhardt. Mais Mlle Dudley est en congé et Sarah Bernhardt joue le drame.

La recette a été bonne : 335 francs, six douzaines d'œufs et cinq petits fromages. Claretie est dans le ravissement. L'autre jour, à la Ferté-Macé, avec la *Fille de Roland*, on n'avait fait que 8 fr. 75 et un hareng saur.

Raoul TOCHÉ.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Depuis sa réouverture, le théâtre de Célestins n'a pas perdu de temps, il a joué *le Monde où l'on s'ennuie*, *le Maître de forges*, *Les mystères de l'été*, *le Bossu* : ce qui représente un joli chiffre d'actes, et on annonce pour dimanche *La Closerie des Genets* ; pour lundi, *Adrienne Lecouvreur*.

En multipliant les reprises, la direction fait faire à ses artistes, une façon d'exercices de gymnastique, ce qui est fort utile, car cela permettra d'arriver rapidement à un bon ensemble.

Il faut en effet que les artistes aient l'habitude de jouer ensemble « de se sentir les coudes » comme on dit, pour se faire valoir les uns les autres. Ce qui constituait surtout la supériorité de cette vieille troupe des Célestins, dont on parle si souvent, c'était une parfaite homogénéité. La troupe à cette époque se renouvelait rarement.

La direction a donc bien fait, au début de la saison, de ne pas monter de nouveautés, qui auraient pu être compromises par un ensemble laissant à désirer, mais elle ne tardera pas cependant à en monter une, car c'est avec des nouveautés seulement qu'on fait de belles recettes.

Le public sur ce point me paraît même assez étrange. La direction, à diverses reprises, a en effet tenté de reprendre quelques pièces du répertoire d'Augier, de Scribe, de Sardou etc, mais le résultat au point de vue de la recette en a toujours été médiocre.

J'avoue ne rien y comprendre, car certainement beaucoup de spectateurs, qui ont l'heureux privilège de la jeunesse, ne connaissent pas les pièces de ce répertoire, dont quelques unes sont très remarquables, et bien supérieures à celles des auteurs contemporains, et comme ils ne les connaissent pas, ces pièces devraient avoir pour eux l'attrait d'une nouveauté.

Tous les raisonnements du monde ne changeront rien aux dispositions du public.

Il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus en France.

La direction a donc raison de le servir suivant son goût.

X.

LA SEMAINE D'OCTAVE

Lundi 17 octobre 18**

Décidément les poètes ont trop sacrifié au printemps et pas assez à l'automne.

Si le premier — de temps immémorial — est hyperboliquement représenté par une jeune fille, dont le cœur est prêt à s'ouvrir, le second fait involontairement songer à la femme aimée, d'autant plus prodigue de caresses, que le déclin de sa beauté est proche.

J'ai fait hier une longue promenade dans les bois : des chansons — les dernières, hélas ! —

d'un charme étrange et pénétrant passaient dans l'air, les arbres commençaient à frissonner au vent.

Je dois certainement à l'influence salutaire de cette belle journée automnale, de m'être réveillé ce matin, en d'heureuses dispositions.

Ma fenêtre ouverte, j'ai — par l'étroite échappée qui m'est réservée — regardé le ciel, comme si j'avais quelque chose à lui demander.

L'horizon d'une chambre au cinquième — sur la cour — est forcément borné : de la maison d'en face, une seule fenêtre s'ouvre vis-à-vis de la mienne.

Quand je dis qu'elle s'ouvre, c'est une pure métaphore de ma part : elle est — au contraire — hermétiquement close, la chambre qu'elle éclaire étant — depuis plusieurs mois — veuve de locataire.

Ce matin pourtant — ô surprise ! — la fenêtre a des rideaux, ces rideaux sont blancs, coquettement festonnés de rubans roses, j'en conclus d'abord que j'ai une voisine, laquelle doit être jeune, adorable et charmante.

Bah ! le coup-d'œil ne saurait m'en déplaire ; aussi bien la solitude est dure à supporter, quand on a vingt ans et un cœur qui — contrairement à la bourse — menace de s'épuiser, à force d'épargnes.

Ma situation a quelque analogie avec celle de feu Robinson, le jour où il s'aperçut que son île n'était plus déserte.

Malheureusement, l'heure du départ est pressante, il me faut abandonner mes radieuses suppositions et gagner — en maugréant — mon bureau, un bureau matinal où l'habitude de voir lever l'aurore, doit rendre les employés singulièrement vertueux.

O la bureaucratie ! je l'ai en horreur, n'était la crainte de chagriner les bons vieux parents qui se saignent pour moi, là-bas, dans un coin du Dauphiné, il y a longtemps que j'aurais jeté — par dessus les moulins — ma plume, mon encrier, et remplacé la poudre à sécher l'encre, par la poudre... d'escampette.

Ce matin surtout, j'ai des envies folles de désertier et de revenir à la fenêtre, où m'attire une puissance aussi impérieuse qu'invincible.

Il m'est — d'ailleurs — impossible de travailler : les lettres s'enchevêtrent malgré moi et les chiffres — à peine jetés sur le papier — se livrent à une sarabande désordonnée, que les lignes bleues et rouges de mon registre, semblent éclairer comme autant de flammes de Bengale.

Jamais journée ne m'a paru plus longue ; à sept heures, je suis remonté chez moi, il faisait nuit et la fenêtre était hermétiquement fermée.

J'ai mal dormi.

Mardi.

Aux premiers feux du jour, pour parler le langage ampoulé et précieux de Chateaubriand, j'étais à mon poste d'observation.

Toujours rien !

Ce rébus finit par être énervant. Je recueille toutefois un indice précieux, et comme Titus, je pourrais dire que je n'ai pas perdu ma journée : sur le rebord de la fenêtre, je constate la présence d'un pot de réséda et d'une mignonne cage, dans laquelle s'égosille — en trilles aiguës — un joyeux chardonneret.

L'installation de ma voisine est terminée, il est évident qu'elle a gardé pour la fin, les objets les plus fragiles de son modeste mobilier : la fleur et l'oiseau !

Arrivé au bureau, j'ai regardé avec tristesse le travail inachevé de la veille et — du même coup — j'ai constaté qu'il me serait impossible de le mener à bonne fin.

Oh ! ma voisine, si vous n'êtes pas jolie, jolie, je ne vous le pardonnerai jamais !

Le soir, j'ai retrouvé à leur même place la cage et le pot de réséda, la fenêtre toujours fermée, elle doit s'ouvrir cependant au cours de la journée, cette fenêtre, ne serait-ce que pour permettre à ma voisine, d'arroser la fleur

et de donner à l'oiseau, sa provende quotidienne.

Comme la nuit précédente, je n'ai pu fermer l'œil.

Décidément, l'amour est le plus sûr des reveille-matin, comme il est le plus adroit des conseillers : j'ai mis à profit mon insomnie et préparé un plan *ma-chia-vé-li-que* !

Mercredi

J'ai joué au bureau, la comédie de Sixte-Quint au conclave qui en fit un pape : je me suis fait passer pour malade, extrêmement malade.

Pâle, défait, j'ai laissé tomber ma tête dans mes mains et, je suis resté dans un état de prostration qui n'a pas tardé à attirer l'attention de mon *singe*, je veux dire : de mon chef.

— Qu'avez-vous, monsieur Octave, vous paraissez indisposé ?

— Je ne sais ce que j'ai, des éblouissements, des bourdonnements, une névralgie violente... j'ai sans doute pris froid hier...

— Je vous autorise à quitter le bureau, rentrez chez vous, mettez-vous immédiatement au lit, ce sera l'affaire de vingt-quatre heures.

Je ne me le suis pas fait répéter deux fois, je suis parti clopin-clopant ; au premier détour de la rue — toujours comme Sixte-Quint — j'ai jeté mes béquilles en l'air, ou si vous le préférez, j'ai pris mes jambes à mon cou et — d'une haleine — j'ai gravi mes cinq étages.

Neuf heures sonnaient : ma voisine était à sa fenêtre.

Elle était blonde !

Blonde avec des yeux bleus !

A la vérité, je ne puis m'appesantir sur la couleur de ses yeux, parce qu'elle les tient constamment baissés sur son ouvrage, mais je parierais volontiers trois cents francs — si je les avais — qu'ils sont bleus comme les cieux !

Le profil est ravissant, le nez — dédaignant la rigidité Olympienne du nez Grec — me paraît un tantinet moqueur.

Ma voisine est lingère, sa main — une main d'enfant grande comme ça — fait courir l'aiguille avec une merveilleuse dextérité.

Il est évident qu'elle fait semblant de ne pas me voir : ce dont j'enrage.

Depuis une heure, je suis à ma fenêtre, elle n'a pas — une seule fois — tourné les yeux de mon côté.

Il serait ridicule de m'abandonner plus longtemps à cette muette contemplation : je me retire et me laisse tomber dans un fauteuil, le seul meuble à peu près confortable de ma chambre.

Je crois — Dieu me pardonne ! — que je vais taquiner la Muse.

Moi, poète d'occasion, depuis deux jours enrôlé

Sous les drapeaux épars du colonel Amour,

chanter cet ange — toutes les femmes sont des anges, quand on les voit pour la première fois — comme si le chant de son chardonneret ne lui suffisait pas. Il chante admirablement, le joyeux compère, il saute avec une facilité prodigieuse de l'*ut* grève au *si-bémol* suraigu, et ses notes perlées enfoncent celles du rossignol.

Le musicien Rameau n'a-t-il pas prétendu — d'ailleurs — que le rossignol chantait absolument faux.

Je me suis plusieurs fois remis à ma fenêtre, ma voisine s'est obstinée à travailler les yeux pudiquement baissés : la chasteté est incontestablement la plus irrésistible des habiletés féminines.

Un instant elle a paru rougir, elle a dû se savoir implacablement observée ; le lobe rose de sa petite oreille — je n'en vois qu'une ! — a pris tout-à-coup une délicieuse teinte de carmin.

Qui sait ? peut-être était-elle heureuse et fière d'être admirée. Il y a fatalement — dans le cœur de la plus chaste — un levain de coquetterie, qui ne demande qu'à fermenter.

La femme ne consent pas toujours à aimer, elle prétend toujours plaire, ce qui fait —

comme l'a dit un grand moraliste — qu'elle invite, plus souvent qu'elle ne se rend.

A six heures la nuit est venue, peu à peu ses ombres ont enveloppé mon inconnue, qui s'est levée, a fermé sa fenêtre et m'a laissé seul avec ma vision.

Oh ! les beaux rêves que j'ai faits cette nuit-là !

Jeudi

J'ai pris ma maladie au sérieux, je n'irai pas au bureau aujourd'hui — tant pis ! — J'ai même beaucoup de peine à me lever : peut-être ai-je peur que mes rêves ne s'envolent ?

Il est neuf heures quand j'ouvre ma fenêtre, elle est à la sienne déjà travaillant, le bruit lui a fait lever la tête, elle a tourné — de mon côté — ses grands yeux bleus (je le savais bien, qu'ils étaient bleus !) j'ai même cru surprendre au coin de sa lèvre, un sourire malicieux.

Cela m'a taquiné, oh ! rien, l'espace d'une seconde, c'est le propre de la véritable innocence de s'ignorer, au point de se faire soupçonner à chaque instant.

Elle est belle, après tout, elle doit le savoir, pourquoi ne se réjouirait-elle pas de son triomphe ?

Au risque d'être rencontré par mon *singé* j'ai gagné la rue, et me suis délibérément présenté à la concierge de la maison voisine.

— Madame, lui ai-je dit, n'y avait-il pas une chambre à louer au cinquième ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, puisqu'elle est louée ? m'a d'un ton rogue — répondu le cerbère enjuponné. La réponse était péremptoire : j'étais décidé néanmoins à aller jusqu'au bout.

Toutes les concierges s'achètent, il ne s'agit que d'y mettre le prix : celle-là devait être dans les prix doux. J'ai glissé ostensiblement ma main dans la poche de mon gilet et j'en ai tiré une pièce de quarante sous, que j'ai posée sur la table.

— C'est un simple renseignement dont j'ai besoin, et si vous pouviez me donner le nom de la nouvelle locataire...

Ma pièce de quarante sous avait produit l'effet attendu.

— S'il ne vous faut que ça, c'est bien facile, un beau brin d'fillette, n'est-ce pas ?

Je fûs lâche.

— Ce n'est pas pour ce que vous croyez... son nom seul...

— Vous voulez lui écrire ?

— Que vous importe.

— Pauline Bornichet, lingère, au *cinquième*, porte en face, il n'y en a pas d'autre sur le carré.

Je savais son nom, c'était tout ce que je voulais.

Je sortis avec précipitation et remontais chez moi, après avoir sommairement déjeuné.

Qui aime, dine !

Pauline, Pauline, me répétais-je, et de toutes les femmes qui m'avaient croisé en chemin, je n'en avais pas rencontré une seule, qui fut digne de s'appeler Pauline.

J'arrivai dans ma chambre, au moment où ma belle — après avoir pris son repas — se disposait à donner à son chardonneret la moitié de son biscuit.

Je vis sa jolie main s'introduire dans la cage : le chardonneret effarouché battait de ses ailes les parois de sa prison.

L'inconscient ! comme s'il n'aurait pas mieux fait, de caresser de son bec, cette main mignonne et blanche tendue vers lui.

Oh ! si j'avais été à sa place...

Et j'enviais le sort de cet oiseau qui pouvait passer ses journées à regarder sa maîtresse.

Ma voisine s'était — depuis longtemps — remise à l'ouvrage, que j'étais encore abimé dans mes réflexions.

Je devais être grotesque : je me comparais intérieurement à ses bonzes Indous, fanatiques et médusés, qui passent leurs journées à contempler silencieusement la face grimaçante de Bouddha, avec cette circonstance atténuante

en ma faveur, que mon idole avait le plus joli visage du monde.

Tout à coup, je vis — ô Dieu des amours tu combattais pour moi et je crois, à cette heure fortunée, t'avoir promis un temple ! — je vis le chardonneret se poser effrontément sur le sommet extérieur de la cage.

Dans son trouble, sa jeune maîtresse avait oublié de refermer hermétiquement la porte.

Un appel désespéré s'échappa de ma poitrine.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! votre chardonneret se sauve...

A mes cris, ma voisine s'était prestement levée, et plus prestement encore, avait réintégré dans sa cage le petit déserteur.

— Il est apprivoisé, n'est-ce pas ? hasardai-je.

— Comme tous les chardonnerets...

Et sa voix m'arrivait comme une musique.

— Il a bien tort de vouloir se sauver.

— Vous croyez ?

— Moi, si j'étais auprès de vous, je voudrais y rester toujours.

— Même en cage ?

— Même en cage !

— Ah ! voisin, déjà des compliments, ce n'est pas bien.

Elle reprit son travail.

J'avais été trop loin, je devais avoir l'air bête, je fermai ma croisée furieux contre moi, mécontent de mon début.

Je me couchai de bonne heure et je rêvai que des diables échappés probablement de la *Tentation de Saint Antoine* venaient me narguer et me tirer la langue.

Vendredi

Vendredi ! le jour de Vénus, journée d'amour — platonique — cela va sans dire.

Ma voisine est de plus en plus jolie, c'est à croire qu'elle a juré de me faire perdre la tête.

Ses beaux cheveux blonds ont des reflets qu'ils n'avaient pas hier : je découvre sur sa nuque, des mèches folles qui doivent avoir poussé pendant la nuit.

Mon bureau ? du diable si j'y pense : j'ai déjà un pied dans le ciel et il m'en coûterait trop d'en descendre.

Le soir venu, je m'endors avec la satisfaction d'un général qui croit avoir consolidé ses positions.

Samedi

J'ai pris une résolution virile : je vais aujourd'hui brûler mes vaisseaux et comme Fernand Cortez aller droit à l'ennemi.

L'ennemi... c'est-elle !

A vingt ans, toute femme qui ne nous aime pas, est une ennemie.

Je m'installe crânement à mon observatoire, l'air est tiède, mon carré de ciel a des teintes étranges, il est d'un rouge de pourpre coupé de bandes orangées : le ciel d'un jour de bataille.

Au fond de mon cœur, le clairon sonne l'attaque.

Je commence le feu :

— Bonjour, voisine !

— Bonjour voisin !

— Quel beau temps ?

— C'est vrai.

— Qu'il fera bon demain aller courir les bois, cueillir les dernières violettes, aimez-vous la campagne, mademoiselle Pauline ?

— Qui vous a dit mon nom ?

— Je l'ai deviné le jour où je vous ai aperçue pour la première fois, pour une personne aussi jolie que vous, il n'est qu'un nom dans le calendrier : Pauline !

Elle fait la sourde oreille à ces fadeurs ; après une pause — qu'un musicien traduirait par plusieurs soupirs — je suis obligé de revenir à ma question.

— Aimez-vous la campagne ?

— Beaucoup.

— Il me vient une idée...

— Laquelle ?

— C'est demain dimanche, et si vous consen-

tiez à m'accepter pour cavalier, nous irions, comme une paire d'amis, à...

Elle ne me laisse pas achever, je devine qu'elle est vexée d'être prise pour... une autre.

— Sortir avec vous, que penseriez-vous de moi ?

Et je crois voir les petits serpents de la colère se tordre sur ses jolis sourcils.

— Au reste, je le voudrais, que cela me serait impossible : demain je ne serais pas seule.

— Une amie, sans doute qui viendra vous chercher ?

— Vous n'y êtes pas.

— Un ami alors ?

— Mieux que cela, je vais au chemin de fer, attendre mon futur !

Je crus, du cinquième, tomber dans la cour.

— Votre futur... vous allez vous marier ?

— Qu'y a-t-il donc d'étonnant ?

— Un vrai futur... un mari pour de bon ?

— Aussi vrai que vous êtes là, et si vous tenez absolument à savoir son nom, il s'appelle Pierre Grépat, maréchal-ferrant à Givors.

J'étais littéralement assommé !

Le lion de Némée recevant le coup de massue d'Hercule, dût assurément souffrir moins que moi, entendant tintinnabuler à mes oreilles, ces deux mots atroces : Grépat ! Givors !

Je me retirai précipitamment dans ma chambre, je ne voulais pas que la future madame Grépat vit mes larmes, et je pleurais comme un enfant.

Dimanche

Le soleil s'est levé, étincelant et superbe, annonçant un de ces jours fortunés où, comme l'a dit le poète :

Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé !

Je n'ai pas cherché à voir ma voisine, j'aurais pu apercevoir le Grépat de Givors, et cela m'aurait fait trop de mal.

Je suis resté chez moi.

Encore tout imbu des idées mythologiques dont j'avais été copieusement saturé au Lycée, je me suis plu à comparer mon sort, à celui d'Apollon pleurant la perte de Daphné.

A l'exemple de ce Dieu, qui s'était jeté dans l'Eurotas, je me suis même demandé — un instant — si je ne devais pas aller « piquer une tête » dans le Rhône.

Mais comme il a été péremptoirement établi depuis, que l'Eurotas n'a jamais eu d'eau, j'ai bien été forcé de m'avouer qu'en s'y précipitant le fils de Jupiter et de Latone avait voulu faire ce qu'on appelle — en style de théâtre — une fausse sortie.

Le soir — en me mettant au lit — j'ai fait mon examen de conscience : il en est résulté, clair comme le jour, que je n'avais jamais songé à faire, de M^{lle} Pauline Bornichet, ma légitime femme : je m'étais donc montré honnête, loyal et généreux autant qu'on peut l'être, en ne la disputant pas plus longtemps — malgré les avantages physiques dont la nature m'a doué — au Grépat de ses rêves.

Nous sommes ainsi faits, nous autres hommes, que nous nous imaginons facilement avoir fait une bonne action, quand nous avons évité d'en faire une mauvaise !

Cette ligne de points, dont les romanciers se servent fréquemment pour sauver les situations délicates, et qui remplace — avec avantage — le nuage que le vieil Homère avait coutume d'appeler à son secours, figure ici les vingt années qui se sont écoulées, depuis le jour où j'ai confié à ces feuillets, les impressions les plus sincères de ma prime jeunesse.

Ces feuillets, je les ai retrouvés l'autre jour, et j'en ai été remué comme s'ils dataient d'hier.

Le cœur ne vieillit pas !

A mon roman de sept jours, il faut un épilogue, le voici :

Le lundi matin, je me suis rendu chez mon

protecteur, celui-là même qui s'était occupé de me trouver une place dans l'administration.

Cet homme de bien a vu mon chef, et lui a expliqué mon absence.

Que lui a-t-il dit ? Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que le lendemain je suis rentré au bureau en qualité de commis appointé.

Quinze cents francs ! un Pactole... cette bonne nouvelle a failli faire mourir de joie, mes bons vieux parents.

J'avais fait le serment de ne plus me montrer à ma fenêtre : je dus déménager à la fin du mois.

Le jour de mon départ — tous ceux qui ont souffert me le pardonneront ! — j'ai voulu revoir l'endroit où — pour la première fois — l'amour m'était apparu.

La place était occupée par une vieille sordide qui reprisait des bas.

Le pot de réséda avait disparu, et la mignonne cage du joyeux chardonneret, était remplacée par une cage plus grande où jacassait une pie à moitié déplumée.

L'ironie du sort était manifeste : je suis resté cloué devant ce lamentable tableau et pendant plus d'une heure, mes regards se sont alternativement promenés de l'oiseau babillard à la vieille silencieuse, comme si — bon gré, malgré — il m'eût fallu

Boire le reste amer de ces parfums aigris !

Pierre BATAILLE.

ADIEUX A AGAR

Celle qui part, après une lente agonie,
Tendant vers l'Idéal ses bras désespérés,
S'appelait la Beauté, la Gloire et le Génie
Qu'une infortune aveugle avait fait plus sacrés.

C'est la Femme au grand cœur, c'est la prêtresse auguste
Des Dieux qu'on croyait morts et de l'Art immortel ;
Celle que, sans pitié, frappa le sort injuste,
Mais qui tomba debout aux marches de l'autel.

C'est celle dont la voix, dominant les années,
Aux chefs-d'œuvre passés ramena le succès
Et réveilla, parmi les foules prosternées,
Le tragique renom de nos maîtres français ;

Celle qui s'appelait Hermione, Camille,
Et Phèdre, et Clytemnestre, et l'enfer et les cieux !
C'est la dernière enfant de sa grande famille
Dont les veines encor roulent le sang des Dieux.

Celle qui, par le sol meurtri de la Patrie
Triste et saignante encore sous les pieds du bourreau, —
Promena sur le char de Thespis, aguerrie,
La lyre du poète et l'âme des héros !

Agar, sublime Agar, dont l'exemple n'attire
Que les cœurs élus prêts à tout sacrifier,
Toi qui portais aux mains la palme du martyr,
La Mort t'apporte enfin l'or vivant du laurier.

Agar, vaillante Agar, dors en paix sous son aile,
Toi qui fus ce Génie et qui fus la Beauté.
— La Mort t'apporte enfin la douceur éternelle
Des grands rêves sans fin dans l'immortalité.

Armand SILVESTRE.

POIL ET PLUME

La récente ouverture de la chasse donne une saveur toute particulière à cet écho transatlantique :

Trois jeunes chasseurs anglais fraîchement débarqués dans les plaines de l'Ouest-Américain pour y chasser le bison, tuèrent dans leur première journée de chasse seize de ces animaux et en blessèrent neuf. Enchantés de leurs prouesses, ils revenaient triomphants, quand ils se virent appréhendés et emprisonnés ; ils avaient tué des buffles domestiques !

Nous souhaitons que cette mésaventure serve de leçon à nos nemrods et les rende très

circonspects dans la chasse à la *grosse bête*... qui se rencontre fréquemment, non seulement dans nos campagnes, mais jusque dans nos villes — très *giboyeuses* sous ce rapport.

Aussi, avant de tirer sur un quadrupède quelconque, il est sage de s'enquérir, préalablement — auprès de personnes compétentes — si le « sanglier » rencontré n'est pas porteur d'un « groin » au lieu d'une « hure » ; et si le *buffalo* entrevu n'est pas quelque « vache » plus ou moins laitière... ou même un véhicule de la compagnie des tramways.

A ceux qui trouveraient que j'exagère mes conseils de prudence, je répondrais qu'il n'est pas rare de voir des chasseurs assez myopes — ou assez inexpérimentés — pour décharger leur fusil sur un train en marche, croyant avoir affaire à une *compagnie* de perdreaux... qu'il est pourtant facile de distinguer d'une *idem* de chemins de fer.

Passant de la chasse à ses produits :

Une exportation dont la France a, paraît-il, le monopole, est celle des cure-dents en tuyau de plume. C'est notre pays qui fournit l'Europe de cet utile petit instrument ; une seule fabrique des environs de Paris en produirait plus de vingt millions annuellement. C'était jadis une fabrique de plumes d'oie ; quand les plumes métalliques furent inventées et eurent détrôné leurs aînées, elle devint fabrique de cure-dents.

Quand nous n'aurons plus de dents — à force de nous déchirer les uns les autres, en l'honneur du *struggle for life* — on se demande ce que vont fabriquer ces industriels spécialistes ? D'autant plus que la nouvelle loi sur les courses interdit de vendre des pronostics, ou des *tuyaux*, aux parisiens de nos hippodromes.

Bah ! il leur restera toujours la double clientèle de ceux qui couchent sur la *plume*... et de « celles » qui *plument* sur la couche.

Revenons à notre point de départ :

Une dépêche d'Amhrest (Etats-Unis) annonce la mort de Mme Lelia Robinson Sawtelle, avocat, ex-juge de paix et auteur de divers ouvrages de jurisprudence.

Mme Sawtelle était la première femme qui eût jamais exercé la profession d'avocat et occupé le poste de juge de paix dans l'Etat du Massachusetts. On peut même dire que c'est elle qui a ouvert aux femmes dans cet Etat les deux carrières du barreau et de la magistrature.

Il est extrêmement fâcheux qu'une personne si bien douée de la parole ait fini par « avaler sa langue » ; mais puisqu'elle a ouvert aux femmes « les deux carrières du barreau et de la magistrature » je me demande qui nous ouvrira — à nous pauvres hommes — celles de « nourrices et de bonnes » des enfants de mesdames les *avocates* et les *magistrates*, pendant qu'elles sont occupées à se faire faire la cour... d'assises.

On ne dit pas non plus si — revêtues de la blanche hermine — elles sont autorisées, même *enceintes*, à plaider et à siéger dans celle du tribunal, pour défendre le « veuf et l'orpheline » ?

Enfin, les appelle-t-on « *chères maîtresses* » dans l'exercice de leurs fonctions ? quittent-

elles leurs robes après l'audience? ont-elles — comme chez nous maintenant — le droit de porter *ad libitum* la barbe et la moustache?

Autant de questions intéressantes que je me pose, hélas! sans pouvoir me répondre. Ah! que nous sommes arriérés comparativement à l'Etat porteur de ce beau nom de *Massachusetts*, où le sexe faible émancipé prononce d'éloquents plaidoiries et rend d'admirables jugements; tandis que le sexe fort et laid — rendu à sa véritable destination — écume le pot-au-feu, tricote ou repasse des bas, soigne sa migraine et ses crises de nerfs, cause « chiffons » en méditant de son prochain, ...et se distrait à « lécher les vitres » des magasins de nouveautés!...

FRANC-SILLON.

CASINO DE CHARBONNIÈRES

Le concert de bienfaisance donné mardi dernier dans la salle des fêtes du Casino de Charbonnières avait réuni, comme on pouvait s'y attendre, une assistance nombreuse, parmi laquelle nous avons remarqué entr'autres notabilités, M. le sénateur Millaud.

Un programme des plus variés a permis à M^{lle} Bourdeix d'affirmer le double talent qu'elle possède comme chanteuse et comme pianiste. M^{lle} Jane Blanc dans la *Valse de Roméo*, M^{lle} Girard et M^{me} Crozet dans le duo du *Roi d'Ys* ont obtenu un égal succès.

Une charmante jeune fille, M^{lle} Gay, de Genève, a récolté d'unanimes applaudissements en détaillant, d'une voix fraîche et pénétrante, une ravissante mélodie : *Ivresse d'Oiseaux*.

Du côté des hommes, M. Streichenberger comme flûtiste, MM. Trossed et Gros, comme chanteurs, ont vaillamment contribué à la réussite de cette fête, égayée par les amusantes fantaisies de M. Rose, le monologue bien connu.

MONTPELLIER

GRAND-THEATRE. — Le 17 octobre, nous aurons le plaisir d'entendre les artistes composant la nouvelle troupe engagée par M. Miral.

Parmi eux nous remarquons de sérieux éléments, la plupart anciens pensionnaires de notre première scène.

C'est d'abord, par rang de date, Mlle Marie Gabriel, qui fit une brillante saison au théâtre provisoire. Les abonnés la reverront avec plaisir, nous en sommes certains.

Ensuite M. Darnaud, qui en est à sa troisième saison sur notre scène. Cet excellent artiste, qui a laissé de bons souvenirs, a acquis droit de cité parmi nous. On le retrouve toujours, surtout dans les concerts de charité, où son concours n'est jamais vainement demandé.

Une de ses plus gentilles partenaires fait aussi partie de la nouvelle troupe, nous avons nommé Mme Dupont, qui obtint un succès très mérité durant la dernière saison. Cette artiste, je l'ai déjà dit ici, était avec M. Darnaud, les meilleurs sujets de la troupe.

L'on se rappelle que jamais une seule défaillance ne les a surpris, et que du commencement à la fin de la saison on les a toujours trouvés sur la brèche.

Nos meilleurs souhaits de retour et nos félicitations à leur directeur d'avoir su se les attacher, car ils sont aussi excellents artistes que bons pensionnaires.

M. Sabin Bressy, le sympathique régisseur qui s'est attiré les éloges de tout le public, autant par son talent d'artiste que par sa brillante et coquette mise en scène, nous revient en compagnie de M. Crutel, l'inimitable trial qui nous fait tant rire.

Nous oublions la gracieuse Mlle Dulaurens,

notre deuxième dugazon, que la direction Mira, a eu la bonne fortune de pouvoir conserver ainsi que la gentille Marie Lagrève, qui reste toujours une pensionnaire dévouée de notre première scène.

Après Montpellier, Palavas, après Palavas, Montpellier, on la revoit toujours avec plaisir. Espérons qu'elle nous restera encore de nombreuses années.

La plupart de ces messieurs et dames (M^{me} Gabriel excepté) seront soumis à un début, c'est la règle, le cahier de charges le veut ainsi. Pour nous cette épreuve ne fera que ratifier leur succès des précédentes années et la sympathie du public pour ces excellents artistes.

Je terminerai cette chronique en félicitant M. Miral qui a su réengager des artistes aimés et applaudis des habitués. Avec de tels éléments M. Miral saura, nous en sommes certains, nous ménager de délicieuses soirées; les pièces qu'il doit monter en sont un sûr garant: *Lohengrin*; *Miss Helyett*; *Don Juan*; *Samson et Dalila* seront autant de succès à ajouter à sa brillante carrière directorial.

Et maintenant attendons avec confiance les 3 coups et le cri: au rideau! qui nous montreront la nouvelle phalange recrutée par M. Miral et que le public attend avec impatience.

* *

Eden Concert-Variétés. — Devançant leur sœur aînée, nos scènes secondaires ont ouvert leurs portes aussi les Montpelliérans sevrés de spectacles depuis quelque temps, s'empres- sent-ils d'accourir dans les coquettes salles des rues Maguelone et Boussairolles.

L'Eden ne désemplit pas avec Provost et sa troupe qui font merveille.

Aux Variétés c'est la troupe Catel qui se fait vaillamment applaudir.

Les deux directions rivalisent pour donner de charmants loisirs aux habitués et y réussissent parfaitement.

Guilo.

L'AMOUR DE JACQUES

Par Charles FUSTER

— SUITE —

Seulement, ah! mon Dieu, comme cela coûte! Ce n'est plus aux autres, maintenant — c'est à elle que maman Heurlin doit prêcher la leçon de bonté. Jean vient de dire: « À boire! ». Si pourtant elle ne lui donnait rien, s'il mourait, ce Jean, Jacques deviendrait libre tout à fait, il resterait, il serait heureux... Et, d'avoir pensé à cette chose, maman Heurlin vient d'avoir un tressaillement de honte par tout le corps, quelque chose comme de la glace qu'on lui aurait coulée sous la chair.

Eh bien! oui... oui... Et, pour ne pas détaillir, maman Heurlin se répète ces: « Oui, il faudra faire ainsi... » Maman Heurlin n'a pas le courage de se dire bien en détail, de se dire avec des mots précis ce qu'il faudra faire: chasser Jacques, broyer le cœur de Jacques, mais, si les lèvres de maman Heurlin disaient trop haut ces mots là, son cœur aurait beau se raisonner, se baillonner — il crierait, il protesterait, il empêcherait les lèvres d'aller plus loin. Et comment feront-elles, ces lèvres, pour dire à Jacques la chose? En se décidant, en prenant sur elle, la pauvre maman Heurlin n'avait pas pensé à cela... Elle faiblit encore. N'était la pâleur du blessé, son délire, la lassitude de ses yeux clos, maman Heurlin faiblirait tout à fait. Une fois de plus, la femme droite triomphe de la mère; seulement, la mère a imploré une grâce, un sursis; elle a demandé, au moins, à ne pas dire la chose elle-même; elle a guetté une occasion, a poussé son fils près du lit, lui a soufflé dans l'oreille: « Il est un peu mieux... Tu devrais causer; il te dirait pourquoi... » Elle n'a pas eu la force de finir sa phrase; en se bouchant les oreilles, maman

A LA
**GRANDE
MAISON**

SUCCURSALE

DE
LYON

4, Place des Jacobins

(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

HABILLEMENTS

CHAPELLERIE, LINGERIE
BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

VÊTEMENTS SUR MESURE

MÉDAILLE D'OR

Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} **BOUYGOU**

Rue Confart, 14, au 3^{me}

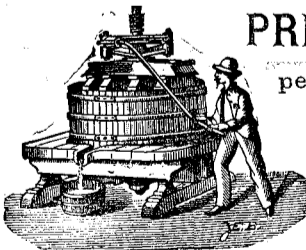
VERMOREL

CONSTRUCTEUR

VILLEFRANCHE (Rhône)

PRESSOIRS

perfectionnés



GARANTIS

Transformations et réparations des pressoirs.

Vis et Ferrures — Pompes à Vin.

Envoi franco du Catalogue illustré.

Heurlin est montée tout en haut, dans la chambre de Jacques, — et, d'avoir fait son devoir, elle sanglote comme après un crime.

XXII

Longtemps, dans le grand silence de la maison, maman Heurlin a attendu. Chaque bruit de souris la faisait tressaillir; un frolement de mouche la secouait; de voir cette chambre où Jacques a vécu, elle a un attendrissement mêlé de remords; toute sa douleur flotte au hasard, ses résolutions sont des épaves. Maman Heurlin a eu un instant d'exaltation: à présent cette vigueur est abattue, affaissée. — il n'y a plus de résolution dans les pauvres yeux fanés. C'est que maman Heurlin est à la fenêtre où, si souvent, Jacques s'est tenu; c'est qu'elle regarde le lit où Jacques a dormi, rêvé; c'est que, dans cette chambre, elle se sent plus intimement, plus profondément liée à lui, comme avant sa naissance, quand elle le portait encore...

Des pas font crier l'escalier de bois. Jacques a mis la main au bouton de la porte, Jacques est entré.

Maman Heurlin devrait marcher à lui bien vite, lui donner du courage, l'embrasser. Mais elle est comme le noyé de tout à l'heure, qui ferme les yeux pour ne pas se voir sombrer avec le vaisseau; et puis les jambes lui manquent; elle ne peut pas se lever de sa chaise; mon Dieu! qu'est-ce qu'il va dire?

Ce qu'il dit? Ah! ma pauvre maman Heurlin, vous allez encore avoir des angoisses. Ce que Jacques doit savoir, ce qu'il faut lui apprendre, ce que vous vouliez lui faire apprendre du blessé, Jacques ne le sait pas encore! Mais aussi, maman Heurlin, comment avez-vous pu croire que ce malheureux garçon, aimant et silencieux jusqu'au suicide, s'allait confier comme ça, sans raison, et à qui? au rival préféré? Mais vous n'avez donc pas vu que le pistolet avait d'abord été dirigé sur Jacques! Certes, Jacques a bien soigné le fils du marchand de moutons, il l'a soutenu, lui a donné à boire, le traite en frère; sans doute aussi, chez le blessé, à force de faiblesse, de silence, dans la monotone tiédeur des draps blancs, du soleil atténué, aux lueurs faibles de la veilleuse, un apaisement doit être venu; mais lui donner Jacques pour confesseur, mais le faire pleurer son bien avec celui qui lui vole ce bien — ah! ma pauvre maman Heurlin, comme vous connaissez mal le cœur des hommes!

C'est pourtant vrai. Maman Heurlin a la psychologie très sommaire. Son cœur n'étant que bonté, elle se figure toutes les choses faites ainsi, bonnement, simplement, sans réticences. Elle a cru que l'aveu viendrait de lui-même, que Jacques monterait tout bouleversé, qu'il l'embrasserait en pleurant, qu'il voudrait partir, qu'il... Les pauvres yeux fanés ne veulent pas regarder plus loin. Tout cela, que maman Heurlin s'était imaginé d'avance, tout cela était cruel, déchirant, plein de larmes; mais c'était du moins rapide, net, décisif... Au lieu que maintenant!

Maintenant, le chaos. Jacques ne sait rien encore. Si même il avait eu des soupçons, il n'en aurait plus à présent. Jacques n'a pu tirer du blessé que quelques mots: « Le père... Mal reçu ce matin... Bu toute la journée... Le soleil... Un éblouissement dans la tête... » Et maintenant tout est à refaire, le coup n'a pas porté, cette âme n'est pas torturée; il faut chercher encore, et regarder Jacques, et lui sourire, et — l'épouvantable chose! — lui préparer la connaissance de son malheur, lui dessiller les yeux, comme on apprendrait à un condamné son arrêt. Au milieu de toutes ces incertitudes, il faut chercher le prétexte, l'occasion de ce déchirement, s'embusquer pour faire ce mal; et tout cela parce qu'un grand benêt persiste à aimer une fille qui n'en veut plus?

Et, de fait, est-ce qu'il a des droits si forts! Il a joué avec elle; il a été son petit mari, s'est cru son promis... Des enfantillages! Seulement

maman Heurlin a beau répéter en elle-même: « Pour rire! Des sottises! Qu'est-ce que ça prouve? » il lui revient dans la pensée, vif et lumineux comme un éclair, avec une précision de photographie, le souvenir de ses propres fiançailles, à treize ans, dans la cour de la ferme, comme elle appuyait son coude à la margelle du puits plein de mousse, qu'un coq éclatait en fanfares, que les chevaux buvaient à la fontaine, et qu'on entendait les cricris... Si tu l'avais trahi plus tard, qu'est-ce que le père aurait fait? Et maman Heurlin n'ose même plus répéter: « Enfantillages... »

Où, mais enfin est-ce bien sûr, qu'il a voulu se tuer pour Suzanne? Après tout, le vin cuit, le soleil, les injures du père, le caractère poussé à bout, la tête tournée, le bruit, la folie... Il dit peut-être vrai, ce garçon! Mais sans doute, eu y réfléchissant, mais certainement il dit vrai! Ce n'est pas à dix-neuf ans qu'on aime du grand amour. Jacques a avoué lui-même, il a répété à maman Heurlin, la nuit des confidences, qu'il n'avait encore jamais aimé du grand amour! L'autre n'a eu qu'un feu de paille; on ne se tue pas pour ça... Et maman Heurlin, qui s'ingénie à se mentir, ne se persuade jamais qu'à moitié; si cinquante mauvaises raisons valaient une bonne, maman Heurlin serait tout à fait convaincue; elle sait les raisons mauvaises, mais elle y met l'obstination du désespoir: elle est toute pareille à l'homme enlisé, que chaque effort perd plus sûrement, que chaque mouvement fait enfoncer encore, et qui se débat, se débat, en voulant croire, à chaque fois, que ce coup de pied ou de coude sera le bon; chaque raison est meilleure que les précédentes — et, de raison en raison, maman Heurlin sent plus clairement que toutes les raisons ont tort.

Et, avec cela, plus elle y pense, maman Heurlin, plus elle devine ce que souffrira Jacques? Il n'avait jamais aimé du grand amour; maman Heurlin n'a pas lu beaucoup de livres, à peine quelques feuilletons de journaux à un sou; mais son instinct fait la différence entre les orageuses, les tristes passions que Jacques lui a racontées, et ces rougeurs, ces embarras, ces puérités en face de Suzanne: le voile, le grand amour, le grain qui est devenu chène — et d'un coup, brusquement, du faite aux racines, le chène doit être arraché...

(A suivre.)

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La liquidation de quinzaine s'est effectuée très facilement, il n'y avait du reste que des engagements peu importants à proroger.

Voici pour les principales valeurs les cours de compensation: Banque d'Escompte 447,50.

Banque de Paris 782,50; Crédit Lyonnais 821,25; Société Générale 483,75; Crédit Mobilier 317,50; Actions Immeubles de France 482,50; Obligation Immeubles de France 390. Suez 2,860; Italien 90,50.

On a coté le pair sur la Banque d'Escompte; les reports se sont traités sur la Banque de Paris et le Crédit Lyonnais à 75 et 70; le Suez a été reporté avec 2,50 et 2 de report et l'Italien à 9 et 8 c.

Nos rentes se sont montrées très fermes. Le 3 0/0 sur lequel on a détaché avec entrain en bourse un coupon trimestriel de 75 c. l'un à 95,65, soit comme parité avec le dernier cours d'hier 96,40 au lieu de 96,30; le 3 0/0, nouveau passe de 94,47 à 94,60 et le 4 1/2 fini à 105,80.

Le Crédit Foncier s'est avancé de 1,286 15 à 1,290; la Banque de Paris clôture à 783,75; le Lyonnais à 822,50 et la Société Générale à 483,75.

Le Suez passe de 2,848 à 2,860.

L'Italien se montre bien disposé et s'est échangé à 90,50 et 90,40 dernier cours rien à dire des autres rentes étrangères.

En Banque l'obligation des chemins de fer Porto-Rico se traite à 235.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Produit hygiénique incomparable

SPÉCIALITÉS RECOMMANDÉES

LA GLYCÉROLINE ROSÉE
LA BENZILINE
EAUX DE COLOGNE
LE MILIFLOR

HUILES ANTIQUES
BRILLANTINES
LOTIONS QUININE et Portugal
GLYCÉRINE Française des familles

VENTE EN GROS: 53, rue Mercière, LYON

C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République
Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanelles, housses, couvertures**, etc.

Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général: **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'**ÉVIAN-LES-BAINS** (Source **CACHAT**), en bonbonnes de 10 et 25 litres.**Bougie du Jockey-Club**

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE

Ne laissant en fêtaignant ni odeur ni fumée



La meilleure de toutes Les Bougies

A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de **Cierges de 1^{re} Communion**

IVÉRITABLE! | L'ORIGINE!

Savon ANTI-PELLICULAIRE Russe

A. M. OSTROUMOFF
PHARMACIEN à MOSCOU

PRIX: 1 fr. 50
Métantillon p^o poste 1^{re} 65

EN VENTE PARTOUT

ACTIVITÉ FRAPPANTE
Enlève complètement les pellicules et arrête rapidement la Chute des Cheveux, analysé par Collège médical, absolument inoffensif, autorisé par le Gouvernement Russe.

DÉPOT 59, F^o St-Honoré (Pl. Beauveau) PARIS
Mon A. Ostroumoff s'adresse au Russe

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

SCALA-BOUFFES

La réouverture de la Scala à la date du 12 courant, a eu lieu au milieu d'une affluence de monde extraordinaire.

La Scala est toujours le lieu de distraction favori des Lyonnais, aussi l'accueil fait à la nouvelle troupe a-t-il été plein d'enthousiasme.

Nous prenons au hasard sur le programme quelques noms des artistes qui le composent :

M. Fleurio, comique genre Bourguès, plein d'entrain et de naturel; M^{lle} Lagrèze, ravissante chanteuse légère, avec un répertoire étendu et choisi; les petits Dante, deux petits duettistes, genre Bruet-Rivière, qui joignent à la gaieté de leurs quinze ans, une finesse de diction extraordinaire pour des enfants.

Enfin, un mot sur les Manetti, cette troupe composée de six personnes, a été surnommée à bon droit la reine du tapis; les exercices exécutés par les artistes qui la composent sont stupéfiants d'adresse et de force. A ces deux qualités vient se joindre l'inédit des tours présentés, ce qui fait de ce numéro, une attraction des plus intéressantes.

Depuis deux jours, représentation de madame Canon.

Cours du Midi

Du 20 Septembre au 20 Octobre

EXPOSITION

D'HYGIÈNE et D'ALIMENTATION

Navale de Guerre

ET

ARTISTIQUE JAPONAISE

Prix : 0,50 c.

Donnant droit à un billet de Tombola.

PRIX D'ENTRÉE POUR LES ENFANTS :
25 centimes.

CASINO DES ARTS

La chaleur de ces jours derniers n'a pas effrayé les amateurs, et le Casino n'a cessé d'être comble depuis son ouverture. Il faut dire que notre Directeur a su introduire dans le spectacle deux nouvelles attractions :

La famille Aurélias, acrobates très remarquables dans les jeux icariens présentés par toute la troupe et la double échelle japonaise par Aurélias et son fils.

La troupe Hoffmann, dans les tableaux vivants et les poses de marbre.

Avec cela, continuation du grand succès de M^{me} Céline Dumont, du duo Laforgue-Mily et du ballet Aubert.

Le reste de la troupe, Ratée en tête, a chaque soir une bonne part des applaudissements. Prochainement nouveaux débuts.

LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

Sommaire.

André Theuriet : Henri Corbel. — Goethe et l'Italie : Puitspelu. — Journal d'un « Moblot » au siège de Belfort : Victor Pasquet. — Notes d'un voyage de circumnavigation : Le Pacifique : Viator. — Histoire d'un cheveu (Nouvelle) : Jérôme Doucet.

Poésies. — Sur cette route... : Paul Guigou. — A Paul Guigou : Paul Rougier. — Les Rougier. — Les dragées : B. Boy. — La mer : Henri de Braisne.

Livres et revues. — Publications diverses : Emmanuel des Essarts. — La musique française, par H. Lavoix. — L'Europe et la Révolution française, par Albert Sorel. — Changarnier, par le comte d'Antioche. — Mémoires du général Marbot. — Nouveau dictionnaire de géographie universelle, par Vivien de Saint-Martin et Rousselet : A. Philibert Soupé. — Les Temples vides, par Germain Lacour. — Après le punch, par Henry de Braisne. — De la Césure et Les Rythmes, par Raoul de la Grasserie : Jean Appleton.

Tablettes du mois.

Souscription du monument de Pierre Dupont et de Joséphin Soulyard.

Planche. — Portrait de M. André Theuriet, photogravure de MM. A. Lumière et ses fils, d'après le cliché de M. Capelle à Paris.

ABONNEMENTS

France 15^f. — Étranger, 17^f50. — Le N^o : 1^f50. En vente chez les principaux libraires de Lyon.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — Les obsèques de M. Grévy occupent la première place dans l'actualité de cette semaine : L'arrivée du cortège à l'église. — Les abords du cimetière pendant le discours de M. de Freycinet. — Les vues extérieure et intérieure de la salle d'escrime servant de chapelle ardente. — Le tombeau de la famille Grévy. Tels sont les principaux sujets de cette imposante cérémonie.

La suite des Grandes manœuvres donne lieu à de nombreuses gravures telles que La bataille de Lignol. — Le combat de Beurrey. — Les opérations autour de Vandœuvre. — Le lancement d'un pont-viaduc. — Le parc des aérostats, etc., etc.

Le Pèlerinage de Trèves est représenté par deux gravures : Sous le dôme et Les pèlerins sur le Pont de Trèves.

Paris pittoresque donne à M. Marold l'occasion de présenter le Quai aux Fleurs sous un de ses plus jolis aspects.

Aux morts : Le peintre Ribot, le lithographe Moulin.

Au Théâtre : le remarquable Tableau du 2^e acte d'Hélène au Vaudeville.

TEXTE. — Courrier de Paris, par P. Véron. — Mondains et mondaines, par Etincelle. — Variétés : le cas du père Lorient, par Lenôtre. A travers les champs : la Chasse, par Emile Desbeaux. — Théâtre, par H. Lemaire. — Musique, par A. Boisard. — Sport, échecs, récréation de la famille, dames, rébus, etc. — Roman en cours de publication et en supplément : Serge, par Abel Hermant, illustrations de Tofani.

Le numéro : 50 centimes

REVUE DU LYONNAIS

N^o 68 Août 1891.

SOMMAIRE

Notes de l'abbé Ranchon, curé de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, par l'abbé Duplain (à suivre). — Chazay-d'Azergues en Lyonnais, par L. Pagani (à suivre). — Le poète Béranger de la Tour et ses œuvres, par Henry Vaschalde (à suivre). — Histoire d'une charte (Pont-d'Ain, 1319), par E. Chaz (à suivre). — Bibliographie. — Essai de géométrie rationnelle, par J.-F. Bonnel. — Compte rendu, par Poncin. — Sociétés savantes. — Chronique d'août 1891. — Planche : Chazay-d'Azergues. — Vieille église de Saint André et Eglise de Lozanne.

Un an 20 fr. — Bureaux : rue Stella, 3. — Lyon.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du *Jeu des Braves*, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du *Jeu des Renards*.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des *Plaisirs du Foyer*, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le *Jeu des Braves* a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

CLOTURE

de la Liquidation des Grands Magasins de Nouveautés

A LA

VILLE DE LYON

Place des Terreaux

6 DERNIERS JOURS -- DEMAIN LUNDI 21 7^{bre}

et 3 jours suivants de 8 h. du matin à 7 h. du soir (sans interruption)

Vente Publique

de tout ce qui existe en magasin : Toiles, Serviettes, Rideaux, Draps de lit, Couvertures, Literie, Tapis, Lingerie, Bonneterie, Soieries, Lainages pour Robes, Draperie, Ganterie, Confections pour Dames etc., etc.

Il faut en finir coûte que coûte

et les Liquidateurs ne reculeront pas devant les sacrifices les plus invraisemblables pour y arriver.

Tous ces marchandises généralement fort belles de qualité, grouillent dans un immense désordre, le personnel n'étant plus suffisant pour le travail de la manutention, mais le public de la dernière heure comprendra cette situation « *in extremis* » qui peut se résumer par ces mots

Gaspillage! Gaspillage! Gaspillage!

La fermeture dernière aura lieu samedi 26 7^{bre} à 8 h. du soir

Clichés-Annonces B. DELAYE, 8, rue Henri IV, Lyon.

LE MONITEUR DE LA MODE

Recueil Illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS
Le Numéro simple : 25 cent. — Le Numéro avec gravure coloriée : 50 cent.

ÉDITION 0 (sans gravure coloriée)
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE
Un an 14 fr.
Six mois 7 50
Trois mois 4 »

UNION POSTALE

Un an 18 fr.
Six mois 9 50
Trois mois 5 »

ÉDITION I (avec gravure coloriée)
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE
Un an 26 fr.
Six mois 15 »
Trois mois 8 »

UNION POSTALE

Un an 34 fr.
Six mois 18 »
Trois mois 9 50